

Sept heures sonnent à l'horloge de l'église. La lune a-t-elle perché son quartier d'hiver au-dessus de la flèche ? Un nuage doit le cacher, il fait nuit noire quand nous nous rendons au rendez-vous une demi-heure plus tard.

Je laisse sans l'ombre d'un regret le lieu où ma mère et moi sommes depuis presque deux ans. Pourtant un bel arbre de Noël y a été dressé et je sais qu'il n'y en aura pas chez mes grands-parents : ce n'est pas la coutume. Le père Noël en traîneau on ne connaît pas vraiment. Seul le charbonnier du solstice, un brave type de chez nous, descend de la montagne avec son âne, le visage tout barbouillé de noir d'avoir travaillé dur pour venir nous annoncer le jour nouveau. A la maison on ne m'a jamais dit son nom, mais ailleurs dans le pays il en a un. Il vient apporter le charbon d'où jailliront feu et lumière.

Ainsi, étincelle après étincelle, finira grâce à lui la longue nuit de l'hiver et commencerons-nous à espérer le retour des beaux jours. Pour accélérer la cadence, dès janvier, cinq magnifiques danseurs s'élanceront dimanche après dimanche de village en village en leurs costumes aux vives couleurs, à la tête d'une mascarade où les Noirs le disputeront aux Rouges jusqu'à réveiller le printemps. Alors, quand cette tâche sublime sera accomplie, mon oncle, comme le lui a enseigné sa grand-mère, ira fleurir l'entrée de ses prairies d'un bouquet composé de trois rameaux sacrés.

L'on comprendra dès lors que dans mon état d'esprit du moment et dans le conditionnement où je me trouve de par ma niche culturelle primordiale, peu me chaut qu'il y ait un sapin ou pas ce soir de Noël. Je suis mue par un autre imaginaire et j'ai besoin d'une autre chaleur, si je peux me permettre un jeu de mots approximatif.

Déjà le froid se fait vif dehors et la plupart des magasins ont baissé leurs rideaux. L'on sent que les gens dans leurs demeures sont aux préparatifs de la fête. Nous passons trois rues et traversons un pont. La boutique est en vue. Nous entrons.

La connaissance de ma mère, homme de bonne corpulence et d'aspect débonnaire avec son crayon en équilibre instable sur l'oreille droite et des poils qui ornent le pavillon, m'invite à m'asseoir sur un tabouret en attendant qu'il boucle ses registres et ferme boutique. Je le connais un tout petit peu. On m'a envoyé faire une course chez lui un jour. Mais la chose ne s'étant pas répétée je me sens très intimidée.

Ma mère me laisse en toute confiance, puis s'éloigne dans la nuit.

Pendant que l'homme s'active je regarde silencieusement les lieux. Je serais bien en peine de les évoquer, je les ai regardés sans les voir. Et pour cause, une question occupe l'espace entier de ma pensée depuis que je suis assise sur le tabouret. Comment le voyage va-t-il se passer ? Jusque-là, n'ayant que l'obsession d'aller fêter Noël ailleurs, je n'ai envisagé que la sortie de la maison où j'habite et l'arrivée dans celle où je souhaite aller. Le fait qu'il y aura un entre-deux m'a échappé. A mon âge il est difficile de tout planifier.

Ce sera pourtant l'étape principale de la soirée.

Maintenant Miss trouille, comme on m'appelle, le mesure. Je suis de plain-pied avec une réalité à laquelle rien ne m'a préparée : faire dix-huit kilomètres à côté d'un presque inconnu au ventre proéminent et à la voix plutôt bourrue.

Prise d'une lourde angoisse je me demande si je vais en sortir vivante.

Et si l'idée lui prenait de me kidnapper ? M'est brusquement revenu en mémoire une histoire horrible que j'ai entendue à la radio quand j'avais six ans. Celle de la pauvre petite Anne-Marie Pélissier kidnappée à Orange au même âge et que l'on n'a jamais retrouvée.

Je suis en train de claquer des dents lorsque la connaissance de ma mère annonce que nous allons partir. Pas le temps de prendre mes jambes à mon cou pour aller rejoindre ma génitrice. De toute façon dans l'état de paralysie mentale où je suis je ne saurai pas les actionner.

Voilà, nous sommes dehors, l'homme a ouvert la portière de sa vieille Juva quatre. La bête du sacrifice, prise au piège, monte dans le véhicule. L'homme referme la portière, s'installe au volant et démarre.

Premier kilomètre : il conduit en sifflotant. C'est de mauvaise augure. Il se réjouit sûrement du sale coup qu'il prémédite. Miss trouille, ratatinée de peur, essaie de se faire encore plus petite pour passer inaperçue sur son siège.

On croise les dernières maisons de la petite ville et on arrive à hauteur du cimetière. Pas une lumière. Les ombres des cyprès s'allongent redoutablement sous la voûte céleste. Alors la Juva quatre se cabre, tressaute, crachote et d'un bond elle atteint victorieusement les vingt kilomètres à l'heure. L'homme s'en râcle la gorge de satisfaction. On dirait l'ogre. Miss trouille se tasse un peu plus.

Après, nuit noire, pas un réverbère, pas un chat sur la route, pas la moindre voiture. Soudain la lune apparaît de derrière sa cachette de nuages, puis nous suit, goguenarde, tandis que le givre au bord de la route et dans les champs qui la longent commence à scintiller.

L'homme se concentre sur la conduite. Il ne sifflote plus. Au cas où ce serait dangereux, ou manigance-t-il son forfait ?

On aligne désormais les kilomètres. Un, deux, trois, etc. On croise deux villages. La lune joue à saute-mouton sur les pointes de leurs clochers trinitaires. Elle semble faire un pied de nez à Miss trouille qui, voyant l'homme concentré sur son volant, commence à se calmer. Mais c'est de courte durée car une voix de stentor s'élève : ça va ?

Transie, Miss trouille bégaye : ououi.

– Quoi, qu'est-ce que tu dis ? reprend la voix qui semble être de mèche avec une oreille un peu sourde.

– Oui, reedit-elle.

– Quoi, oui ?

– Oui, ça va.

Sa voix est à peine audible. Mais il a entendu.

– Est-ce que tu as commandé quelque chose au Père Noël ?

– Non.

– Ah !

Et il s'en tient là dans l'interrogatoire. Il a sûrement voulu faire diversion. Elle en perd la tête. Elle se dit qu'arrivée au bourg qui précède son village (elle y a vécu un an avant d'aller là où on l'appelle Miss trouille), il sera obligé de ralentir parce qu'il y a un tournant en épingle à cheveux et que la Juva ne pourra maintenir ses vingt kilomètres à l'heure. Peut-être calera-t-elle comme la plupart des voitures qui passent par là, alors elle sautera et le kidnappeur s'échappera car on sera tout près de la gendarmerie.

Le calcul est sûrement très pertinent. Pourtant la passagère est plus forte dans les travaux d'imagination qu'en calcul.

Voici les premières maisons du bourg. Le tournant difficile se profile à cent mètres, juste après la gendarmerie.

Miss trouille en tremblant se prépare. Un, deux... Juste avant trois la voix de Stentor retentit :

– Je te laisse sur la place. Je n'ai pas le temps de t'accompagner à ton village. Il est plus de neuf heures, je suis en retard pour le dîner. Ma femme m'attend, elle va m'engueuler.

Plus besoin de sauter en marche.